

Je ne vous aimais pas

Sept ans de bonheur ? Non, bien sûr, le bonheur continu n'existe pas ; mais sept ans de mariage ponctués de moments de bonheur ? On aurait tort d'en exiger davantage. Ce ne serait pas raisonnable.

Le Grand Charles était quelqu'un de raisonnable. C'était l'une des croix qu'il devait porter, comme d'autres doivent se contenter d'un pénis minuscule ou d'une allergie au vin blanc.

Le Grand Charles... Charles de Gaulle ? Non, rien à voir avec le général. Il s'agissait d'un surnom dont Charles Dornan avait hérité alors qu'il était pensionnaire dans un lycée catholique.

À dix-sept ans, il mesurait deux mètres et était maigre. Le surnom aurait pu être beaucoup plus cruel. Il n'avait, par exemple, jamais entendu le mot *échalas* autrement que pour le décrire, lui. Il consulta le dictionnaire. Échalias : pieu qui soutient la vigne ou toute autre plante trop faible pour se soutenir.

Charles possédait le sens de la droiture, de l'équité et surtout de la loyauté. Ceux qui l'avaient connu pendant son adolescence et ses premières années de l'âge adulte, le tenaient pour un charmant séducteur. Lui-même n'en était pas du tout conscient. On ajoutait que Charles avait du goût, l'esprit vif, une grande culture et une sorte de présence théâtrale dont il n'était pas conscient non plus, mais qui faisait que les personnes croisées aux divers stades de sa vie ne l'oubliaient pas et se montraient contentes de le revoir. Son visage pensif et allongé, au nez

audacieux, aux yeux gris-verts et aux cheveux en coques, vites passées du brun au gris, puis au blanc, lui donnait, de l'avis général, un air noble et distingué.

Charles était graphologue. Il savait que sa profession était souvent considérée avec mépris, méfiance et inquiétude. Il avait rapidement compris que fonder une petite entreprise en France relevait à la fois du miracle et de la course d'obstacles. Entre l'URSSAF, la CSG, la taxe professionnelle et les prélèvements obligatoires, on lui demandait une petite fortune avant même qu'il ait pu gagner son premier centime. C'est ce que le gouvernement français appelle « encourager l'emploi ». Après avoir étudié la situation et ses possibilités (ou plutôt ses impossibilités) Charles avait établi son quartier général à Toronto. Tout n'y était pas rose, loin de là, mais en gros, l'État ne lui avait demandé de

l'argent qu'après qu'il en eût gagné. Son affaire s'était épanouie. Elle n'était pas devenue gigantesque. Charles n'avait rien d'un Bill Gates, mais il avait réussi, comme on dit, ayant terminé sa carrière à la tête d'un cabinet de quinze autres graphologues et secrétaires.

Ayant vendu son affaire, ainsi que sa maison de Toronto, et bien placé son argent, Charles avait pris une retraite anticipée, puis était venu la passer en France. Ce n'était pas ainsi qu'il avait envisagé la deuxième moitié de sa vie mais "Les meilleurs projets des souris et des hommes sont souvent promis à l'échec". Sa femme, décédée d'un cancer au bout de sept ans de mariage, sa fille, mariée, indépendante, et travaillant à Londres dans l'informatique, il avait senti le besoin de reprendre contact avec l'Europe et plus précisément la Bretagne.

Sous des dehors raisonnables, c'était un homme d'action. Malgré son aspect calme, il n'était point timide. Se retrouver, presque du jour au lendemain, dans une ville où il ne connaissait plus personne, ne lui faisait pas peur. Toutes les villes, si modestes soient-elles, fourmillent d'activités et d'associations. Vous aimez la danse, l'ornithologie, la natation, le tir à l'arc ? Il y aura un club pour vous. Ploerdon ne fait pas exception. À moins d'être invalide (et encore) la solitude ne vous affecte que si, en plus, vous êtes paresseux. Une forme de masochisme inconscient pousse certaines personnes à rechercher un isolement dont ils retirent la bien faible satisfaction de se plaindre constamment et de blâmer les autres.

L'autorité naturelle de Charles, sa présence physique, sa politesse, son expérience des affaires et l'intérêt qu'il

portait à ses frères humains le mirent en vedette. Au bout de quelques mois, il faisait partie du comité de jumelage, du comité de direction du musée et du comité des fêtes avec, plus précisément, la responsabilité des manifestations nautiques telles que le marathon des nageurs le long de la rivière pour la saint Mélanon, le 29 mai. Il était invité partout, invitait amis et collègues en retour et s'étourdissait ainsi dans le tourbillon d'une petite ville. Heureux ? Mouais ! Comme le chante Edith Piaf, "sans amour, on n'est rien du tout." Charles en était douloureusement conscient.

C'est lors d'une quelconque réunion à la salle polyvalente qu'il avait vu Émilie pour la première fois... ou peut-être devrait-on dire qu'Émilie l'avait vu.

Lors de l'inévitable *pot* qui concluait les réunions, Charles, fort de son

expérience canadienne, avait aidé un visiteur anglais à comprendre un peu mieux ce qui se passait. Chaque fois qu'il cessait de parler, il remarquait le regard insistant d'une invitée. C'était une femme petite et fluette, modestement habillée de gris, le faciès rond, impassible, les yeux verts, bizarrement de guingois, car le gauche n'était pas exactement dans le prolongement du droit. Visage malgré tout attrayant, pensa Charles : loin de la beauté conventionnelle mais, sous des cheveux noirs coupés très courts, possédant un charme indéniable.

Un verre de cidre bouché à la main, Charles dirigea son Anglais vers le député-maire, puis demanda à Hélène, responsable des foires et brocantes : "Qui est cette femme qui me dévisage ainsi de l'autre côté de la table ?" Hélène, une grande tige, presque aussi haute que Charles, se tourna

légèrement pour voir de qui il parlait. En revenant vers lui, elle arborait aux lèvres un sourire, à la fois méprisant et indulgent : “C’est Émilie. Elle est femme de ménage à l’école primaire Anatole-France.”

“Qu’est-ce qu’elle fait ici ?”

“Elle sort souvent avec deux conseillères municipales. Elle n’a pas de famille. Elles ont dû l’amener. Pourquoi ? Elle vous intéresse ?”

Malgré des vêtements qui semblaient vouloir absorber Émilie dans la foule, un peu comme, une silhouette en noir et blanc qui resterait presque invisible sur une photo de groupe, Charles pouvait deviner la perfection de ce corps mince, au ventre plat et aux seins minuscules. Les petites bizarreries du visage lui importaient peu. Il savait par expérience que si le visage est effectivement la première chose que l’on

remarque, il acquiert bientôt un aspect familier. Si la personne vous déteste, il devient, pour vous, de plus en plus laid. Si elle vous aime, il embellit de jour en jour.

Le lendemain, Charles téléphona à l'école Anatole France. "Pourrais-je parler à Émilie, s'il vous plaît ?" dit-il à la réceptionniste avec ce ton de voix à mi-chemin entre la familiarité (il ne connaissait pas le nom de famille d'Émilie) et l'autorité de celui qui conduit des affaires ou effectue des démarches administratives. Il entendit un hurlement : "Émilie !" puis la voix continua plus doucement : "Vous avez de la chance : elle s'apprêtait à rentrer chez elle."

"À neuf heures du matin ?"

"Bien sûr, monsieur : elle travaille de six heures à neuf heures, comme toutes les techniciennes de surface."

Technicienne de surface ? Je croyais qu'elle était femme de ménage, songea le Grand Charles. C'est quoi une technicienne de surface ? Quelqu'un qui mesure les surfaces ? Non, bien sûr, c'est du jargon de soixante-huitard pour désigner les femmes de ménage puisque, d'après ces obsédés du politiquement correct, il ne faut jamais appeler les choses par leur nom. Sa méditation fut interrompue : "Allo ?"

Charles fut saisi d'un moment de panique. Il n'avait jamais rien fait de tel dans sa vie. "Euh..oui. Vous êtes bien allée à la salle polyvalente hier, n'est-ce pas ?"

"Oui. J'ai oublié quelque chose ?"

Au moins, je ne me suis pas trompé d'Émilie, pensa Charles. Hésitant, il continua : "Excusez-moi madame. Je... je n'ai jamais encore téléphoné ainsi à quelqu'un que je connais à peine. Mais

enfin, voilà : je vous ai vue à la réunion municipale et j'aimerais savoir si vous accepteriez de prendre un café avec moi, quelque part.”

*

Deux semaines plus tard, Charles rentrait dans sa chambre après avoir pris son petit déjeuner et sentait son cœur fondre de tendresse à la vue d'une touffe de cheveux prise entre les draps et l'oreiller. Les jours de congé, Émilie dormait jusqu'à midi. Charles imaginait la perfection de ce corps d'adolescente habité par l'âme d'une quinquagénaire.

“Surtout, ne tombez pas amoureux d'elle.” Avait dit la Grande Hélène au Grand Charles lors de la réunion suivante. “Elle n'en vaut pas la peine.”

“Hélène !” Avait répondu Charles d'un air faussement indigné. “Je ne vous

savais pas si snob. Dites-vous cela parce qu'elle est femme de ménage ?”

“Non. Je dis cela parce que je la connais bien. C'est un petit animal qui vit au jour le jour sans remuer le passé, sans songer à l'avenir. Vous ne la verrez jamais pleurer, par exemple.”

C'est vrai, admettait-il, Émilie est un petit animal mais elle en a aussi les qualités. Elle ressemble à un chat qui, plongé dans l'extase du moment, se dore au soleil sans penser à rien. Mais pourquoi serait-ce un défaut ? Parce que, lui susurra sa voix intérieure, le jour où elle te quittera, elle le fera comme si elle reposait un verre sur le comptoir après l'avoir bu, puis s'en ira en sifflotant, le nez au vent.

Journal intime de Charles :

Suis-je amoureux ? On dit que s'il faut se poser la question, on a déjà la réponse : Non.

Émilie est-elle intelligente ? Elle n'est pas bête mais ce n'est pas un aigle. Est-elle cultivée ? Non. Est-elle belle ? Oui, malgré les irrégularités de son visage, car son corps est parfait. Je ne me lasse pas de le contempler et de le caresser. Fait-elle bien l'amour ? Pas vraiment. Elle embrasse mal. Elle adore les caresses mais, en dehors des contacts sur mon sexe, elle ne sait pas vraiment caresser.

Pourquoi suis-je tellement attiré par elle, en ce cas ? Je ne peux que paraphraser Montaigne : parce que c'était elle, parce que c'était moi.

*

Deux ans plus tard, Émilie quittait Charles comme si elle avait reposé un

verre sur le comptoir, puis était repartie en sifflotant. Elle avait accepté d'être aimée sans jamais savourer ce que beaucoup décrivent comme la plus douce des émotions.

C'est vers cette époque que se situa le divorce d'Hélène. Hélène et Charles se tutoyaient maintenant. Hélène enfonça le clou. "Je te l'avais bien dit, c'est un petit animal."

Charles était désemparé. Il ne comprenait pas. Il avait été tendre et généreux envers Émilie. Il ne l'avait jamais critiquée... n'en avait jamais eu envie. En toute honnêteté, il n'y avait pas grand chose de critiquable chez elle. Certes, il aurait préféré qu'elle lise autre chose que les programmes de télé, qu'elle apprécie les grands films, qu'elle écoute de la musique classique, mais il ne lui en avait jamais fait le reproche. Ce qui les unissait, c'est à

dire les balades, les bons repas et les bons vins, les nuits d'amour aussi, était tellement plus important ! Une chose qui ne cessait d'étonner Charles, c'est que la compagnie de cette femme qui n'avait pas lu dix livres de toute sa vie, demeurait agréable. Émilie semblait posséder une sorte de sagesse innée ainsi qu'un regard intelligent sur les choses et la vie. Elle ne s'exprimait jamais vulgairement. De toute façon, Charles était parfaitement conscient du fait qu'on ne change pas les gens. Il faut les accepter et les aimer tels qu'ils sont. Essayer de les changer, c'est la recette infallible de l'échec. On ne peut changer que soi-même.

“Tu sais pourquoi elle t'a quitté ?”
S'enquit Hélène à plusieurs reprises.

“Je ne sais pas.”

“Elle a certainement trouvé quelqu'un d'autre.”

“Je ne pense pas.”

“Tu te fais des illusions, mon grand. Vous ne vous disputiez jamais. Elle est donc partie avec un nouvel amoureux. Oublie-la et trouve-toi vite une gentille compagne.”

“L’oublier ? Comment le pourrais-je ? J’étais... je suis amoureux d’Émilie.”

Hélène devint songeuse : “Ouais, ces choses-là ne se commandent pas mais je te conseillerai quand même de ne pas revenir sur le passé. Tu souffres, mais la meilleure façon d’atténuer cette souffrance, c’est d’aller de l’avant. C’est un peu comme après un deuil : pour s’en remettre, il faut se plonger dans le travail.”

“Pour le deuil, merci : j’ai déjà donné. Ma femme est morte au Canada. La douleur d’une séparation est différente mais, tout aussi intense, je crois. La

mort d'une personne aimée est un point final, un grand ciel vide, un oiseau qui s'envole et ne revient jamais. Plusieurs mois après la mort de Raymonde, je me suis surpris, un jour, à New York, à décrocher le téléphone en pensant : je dois lui dire que je suis bien arrivé... Avec une séparation, il n'y a pas de finalité : l'être aimé continue à vivre, manger, parler, rire, dormir, respirer et faire l'amour. Et puis reste toujours l'espoir, si ténu et improbable soit-il, de voir la situation se renverser.”

Hélène émit un rire qui ressemblait à un hennissement.

Deux mois plus tard, Charles rencontra par hasard un couple d'homosexuels avec qui il savait qu'Émilie allait parfois au cinéma ou au restaurant. Après les politesses d'usage : comment ça va ? Ça fait longtemps..., etc., Charles demanda, d'un air faussement

indifférent : “Émilie sort avec quelqu’un, ces temps-ci ?”

“Non, depuis qu’elle t’a quitté, elle ne sort plus avec personne.” “Sauf nous.” Ajouta son ami en riant.

Charles ne savait plus quoi penser. Qu’y a-t-il de pire : la jalousie ou ce pesant mystère ? Une fois de plus, il se confia à la Grande Hélène : “Tu sais” répondit-elle “il y a des femmes qui cessent brusquement de ressentir le moindre désir. Si, si, ça existe.”

“Mais supposons que moi, j’arrête de ressentir le moindre désir... à la suite d’une opération de la prostate ou tout autre accident ; eh bien je continuerais à donner du plaisir à Émilie parce que je l’aime.”

“Alors, mon grand, applique cette logique à rebours : elle ne t’aime pas. Un point, c’est tout.”

Trouver quelqu'un d'autre... Plus facile à dire qu'à faire. Charles avait tout de même rencontré Danielle, une très belle femme avec qui il avait passé une nuit inoubliable. Au matin, elle lui avait dit que c'était un caprice de sa part, qu'elle avait simplement eu envie de jouir. Elle demanda à Charles, ébloui puis déçu, de ne pas essayer de la revoir.

Après cela, il sortit pendant un an avec Francine, secrétaire à la SNCF. Non seulement Francine ne s'épilait pas le pubis, refusant même de l'élaguer un peu, mais elle arborait une toison impressionnante qui mettait Charles franchement mal à l'aise, car si l'une de ses habitudes préférées en amour consistait à lécher le clitoris tout en insérant un ou deux doigts dans le vagin, il avait carrément refusé d'enfourer son visage dans cette jungle.

Sans fournir de raison valable, Francine refusait la pénétration. Elle adorait la nudité et passait toutes ses vacances dans des camps naturistes. En rentrant chez elle ou chez son ami, elle se déshabillait rapidement comme si ses vêtements lui avaient brûlé la peau. Elle exigeait que Charles en fasse autant. Au lit, ou assise sur le sofa en regardant la télé, elle se serrait contre Charles et le caressait longuement jusqu'à l'éjaculation. N'importe quel homme aurait été de mauvaise foi s'il n'avait pas admis que c'était fort agréable, et c'est pour cela que Charles, semaine après semaine, allait passer une soirée chez elle, et continuait à l'inviter chez lui. Francine, en revanche, refusait que Charles la touche. "Il n'y a que moi qui sache me faire jouir." disait-elle. "Montre-moi comment tu fais." répliquait Charles. "J'apprendrai."

“Ah, vous, les hommes, vous êtes tous les mêmes !”

Impossible de lui en tirer davantage. Charles n'était pas amoureux. Francine non plus, certainement. Pourtant, elle piqua une véritable colère lorsque Charles lui dit qu'ils feraient mieux d'en rester là, car leurs rencontres ne correspondaient pas du tout à l'idée qu'il se faisait d'une authentique liaison.

Journal intime de Charles :

Qu'est-ce que la norme ? Raymonde, mon épouse, était normale. Ursule, mon premier amour aussi. Julie, brièvement connue entre Ursule et Raymonde, était normale. Oui, mais ces femmes étaient quand même très différentes les unes des autres. Je suis quelqu'un de stable. Je ne saute pas d'une femme à l'autre, même si le terme « sauter » est peut-être inapproprié dans ce contexte. En y

pensant bien, qui d'entre nous ne possède pas un aspect, un seul, de sa personnalité que quelqu'un d'autre pourrait qualifier d'anormal ? La belle et élégante Ursule aimait me regarder pisser : tendance rarissime chez une femme. Julie, ayant simplement repoussé l'entrejambe de sa culotte sur le côté, insistait souvent pour se faire pénétrer debout contre un mur, tout habillée. Et moi ? Moi, j'adore regarder une femme se masturber. La vie, considérée ainsi, est une école de tolérance et d'humilité. J'ai beau pencher vers la stabilité, je ne peux condamner ceux qui sont accros à la variété. Leur bizarrerie, à eux, est peut-être simplement le besoin irrésistible de savoir quelle bizarrerie se dissimule chez telle ou telle femme, puis chez telle autre, et encore telle autre. « On est tous le con de quelqu'un », disait Coluche. On est tous aussi « l'anormal » de quelqu'un.

*

La ville de Ploerdon engagea Roxane Tofflu, une divorcée de quarante-trois ans habitant un meublé avec sa fille de vingt ans. Après le traumatisme émotionnel et financier d'un divorce, Roxane était sans ressources. La commune lui fournit une petite maison HLM dans un quartier silencieux : le calme après la tempête. Roxane était responsable des activités culturelles. Cela recoupait parfois les attributions de Charles, à cette différence près que Charles était bénévole.

Cela signifiait aussi que Charles et Roxane en vinrent fréquemment à travailler ensemble. Roxane disait souvent qu'elle avait beaucoup de chance d'être ainsi secondée par quelqu'un qui maîtrisait les affaires et possédait le sens de l'organisation. Elle avait adoré l'anglais au collège et se

désolait de ne pas avoir poursuivi des études dans cette voie. Elle conversait donc en anglais avec Charles de temps en temps et lui demandait de corriger ses fautes. En français, elle en vint rapidement à le tutoyer. Il fit de même.

Roxane était délicieusement mince. Elle-même se considérait comme maigre. “Regarde mon visage”, disait-elle à Charles “il est cadavérique”. Charles regardait et souriait. Il aimait ce visage, certes allongé, mais doux, ouvert et souvent illuminé d’un sourire enchanteur, un visage au front haut, surmonté d’une frange de cheveux courts et noirs coupés à la Jeanne d’Arc.

Peu de temps après sa nomination, Roxane invita Charles à prendre le thé chez elle. Sa fille, Nina, que Charles ne revit jamais après cela – car elle partit habiter chez son petit ami – sembla

impoliment surprise. Charles eut l'impression que la mère était plus gaie, plus ouverte, accueillante et souriante, en un mot plus jeune que la fille. Roxane sautillait comme une gamine : “Viens voir mon bureau, viens voir ma chambre.” Soudain sérieuse, elle le prit par la main : “Viens voir le garage.”

Le garage ? Elle tira Charles vers le jardin, ouvrit la porte qui communiquait par les arrières, recula pour le laisser entrer en premier et leva les bras : “Talaaa !” Assailli par une forte odeur de velours, satin et coton, Charles se retrouva au milieu d'une véritable exposition de macramé, non sans avoir entendu le chuchotement de Nina : “Mais qu'est-ce que tu fabriques avec ce vieux trognon ?”

Curieusement, le vieux trognon ne s'en trouva nullement vexé. Ça le fit même sourire, un sourire qui se figea car,

changeant de longueur d'onde, et contemplant le macramé, il pensa : comment dois-je réagir devant tout ce bariolage ?

Le macramé représente beaucoup de travail et même beaucoup de talent mais il laissait Charles indifférent et déclenchait en lui des sentiments proches de la pitié. Tout ce temps passé à coudre ! Toute cette activité de matrone esseulée ! Une question de sa part serait peut-être plus adaptée à la situation. “C’est toi qui as fait toutes ces belles choses ?”

“Ben, oui.”

Bonne tactique. Roxane, n’ayant pas détecté la gêne de Charles, se lança dans de grandes explications. Elle adorait le macramé depuis qu’elle était toute petite. Elle était abonnée à une revue spécialisée, et elle espérait que la mairie lui donnerait l’autorisation

d'organiser une exposition à la salle polyvalente.

La tirade suivante remplit Charles de tristesse : Roxane espérait pouvoir un jour quitter son emploi et vivre de son travail. Un tel aveuglement illustre le contraste entre une Roxane vive, intelligente et séduisante d'une part et, d'autre part, une Roxane rêveuse gravitant vers le chômage et le désastre financier : une forme de suicide inconscient. On pouvait comparer cela à la fascination de l'échec ou à l'attraction d'un trou noir au cœur d'une galaxie, ou encore à la confirmation masochiste d'un sentiment de nullité instillé en cette jeune femme par quelque événement traumatisant de son enfance.

En revenant vers la salle de séjour, Charles vit, par la fenêtre, l'arrière de la petite voiture blanche de Nina

disparaissant au coin de la rue. Il lui sembla que la façon même dont on conduisait cette voiture exsudait un sentiment de réprobation. De quoi Nina avait-elle le plus honte ? De l'association de sa mère avec un vieux trognon ou de ses fantasmes autodestructeurs ?

*

“J’ai un site web” Roxane informa tout le monde quinze jours plus tard.

“Et ça te coûte combien ?” demanda l’une des secrétaires.

“Rien du tout. J’ai appris à en construire un moi-même et j’ai trouvé un hébergement gratuit.”

Encore une preuve, songea le Grand Charles, qu’elle est loin d’être bête. Comment quelqu’un peut-il être aussi intelligent d’un côté et aussi borné de

l'autre ? Regarde Napoléon, répondit sa voix intérieure : un génie la plupart du temps mais assez stupide pour envahir la Russie. Il n'était pas sans savoir que ce pays immense aurait pu contenir dix fois la France. De plus, même à son époque, on était quand même au courant de la rigueur impitoyable des hivers. Et pourtant...

Et moi ? Quelle est la stupidité qui affaiblirait ma nature ? Je ne veux pas le savoir, et pourtant je le sais. Je dois trouver le courage de le mettre noir sur blanc dans ce journal : je suis maladivement attiré par une jeune folle intelligente.

Comme Napoléon, j'ai fait une bêtise, tout en sachant que je la faisais : j'ai invité Roxane au restaurant. Soirée magique. Elle sait s'habiller. Elle sait se tenir, elle sait converser avec élégance. Elle vous fixe droit dans les yeux comme

si vous étiez la personne la plus importante au monde, ou comme le ferait un épagueul breton qui, afin d'anticiper les moindres désirs de son maître, lève vers lui un regard adorateur. Ma campagne de Russie, c'est mon fantasme. J'imagine que je plais à Roxane.

*

“J’ai vendu mon premier macramé sur le Net.” Annonça-t-elle fièrement quelques jours plus tard.

“Lequel ?”

“Le couvre-pied.”

“Félicitations !”

“Tu vois, ça pourrait marcher.”

Charles décida d’aller consulter son oracle. Quand il s’agissait de remettre les pendules à l’heure, la Grande

Hélène n'avait pas son pareil. Cette fois encore, elle émit son hennissement à la fois moqueur et méprisant. “Non, mais tu te rends compte ? Laisse-moi t'affranchir et te ramener un peu sur terre : vu la taille de ce macramé et le temps que cela a dû lui prendre, je dirais qu'elle a gagné à peu près deux Euros de l'heure. On n'est pas en Inde ici, mon grand. Même si elle y travaillait vingt-quatre heures par jour, elle ne gagnerait pas sa vie. Sois réaliste.”

“Ce n'est pas à moi d'être réaliste, c'est à Roxane.”

“Quand je dis sois réaliste, tu penses bien que j'ai compris ton petit jeu : tu es amoureux de cette fille.”

“Enfin, Hélène ! J'ai vingt ans de plus qu'elle.”

Hélène leva les yeux au ciel : “Ça ne se contrôle pas, ces choses-là.”

Une semaine plus tard, un samedi après-midi, Charles entendit une voiture qui, avec un miaulement de freins et des râles de gravillons, s'arrêtait dans sa cour. Intrigué, il ouvrit la porte et se trouva devant une vieille guimbarde dont la peinture blanche était devenue grise et tachée de rouille ici et là, l'aile avant droite ayant été remplacée par une aile noire. La portière s'ouvrit avec un douloureux grincement de charnières.

Tout sourire, en chemise d'homme bleu pâle et pantalons fuseaux bleu foncé une souple jeune femme sortit de la voiture puis referma la portière qui claqua dans un éternuement de ferraille. Roxane n'était pas seulement belle en elle-même : quand elle marchait, parlait, mangeait ou travaillait, elle créait de la beauté en mouvement. Pourquoi, se demandait Charles, une femme dont la durée de

vie ne représente qu'un milliardième de seconde à l'échelle du temps, et dont, par rapport à l'univers, la masse corporelle n'équivaudrait même pas à celle d'un atome, comment se fait-il qu'elle représente ce que cet univers a produit de plus admirable ? Roxane se précipita vers Charles. Bisou, bisou. "Non, non : dans la région, c'est quatre. Tu m'en dois encore deux."

Les chattes font des chatteries, c'est bien connu. Tout en se reprochant d'avoir pensé au mot *chatte*, et se demandant, délicieusement troublé, si elle s'épilait, Charles était certain que Roxane voulait quelque chose. Autour d'une tasse de thé, il n'eut pas à attendre longtemps.

"Dans deux semaines, il y a une exposition de macramé à Cholet."

"Tiens donc."

“On pourrait y aller ensemble si tu veux. Ça peut se faire en une journée.”

Certainement pas dans ton cercueil volant, Charles était tenté de dire, mais il était évident que Roxane n’y songeait pas non plus. Comment aurait-il pu refuser ?

S’ensuivit une période qu’à l’instar des ères géologiques, Charles baptisa l’ère des chauds-froids.

Froid : En allant chercher Roxane pour aller à Cholet, il la vit, au moment où elle ouvrait la porte, mettre un doigt sur ses lèvres. “Chut mon petit ami dort encore.”

J’ai été vraiment stupide, pensa Charles. Comment imaginer qu’une jolie femme, si pleine de vie et de gaieté, soit attirée par un vieux trognon, ou encore qu’elle puisse ne pas avoir de vie sexuelle ? Que recherche-t-elle en moi ?

Un peu plus qu'un chauffeur, j'espère.
Une figure paternelle ? Elle a
récemment perdu son père. Suis-je un
substitut ?

À ce moment, le jeune Amaury sortit de
la chambre en baillant. Charles fut
soulagé de voir qu'il s'était habillé : jean
et T-shirt. Roxane fit les présentations.
Fixant Charles d'un regard plutôt acide,
Amaury serra les hanches de Roxane.
La gestuelle était claire : "Elle est à moi.
Bas les pattes !"

Faisant contre mauvaise fortune bon
cœur, Charles décida de passer quand
même une bonne journée. Il y réussit.
Comme au restaurant, la compagnie de
Roxane dans la voiture fut, une fois de
plus, un enchantement, et la visite au
festival de macramé, pas aussi
ennuyeuse qu'il l'avait craint.

Chaud : "Ça te dirait de venir chez moi
ce soir ? Je vais cuisiner une pizza. J'ai

suivi un stage de pâtisserie quand j'étais à la fac. Je les fais très bien.”

Pourquoi pas ? Elle continuait :
“Qu'est-ce que tu préfères comme garniture ?”

“J'aime beaucoup les anchois.”

“Aucun problème.”

Au moment de croquer le premier triangle, il demanda : “C'est toi qui as fait la pâte... je veux dire la base ?”

“Ben, évidemment.”

Charles dut admettre qu'il n'avait jamais encore mordu dans une pizza aussi légère et délicieuse. Dans les mains de Roxane, cette humble recette atteignait le niveau de la gastronomie.
“Ton petit ami n'est pas chez toi ?”
demanda-t-il d'un air détaché.

“Amaury ? Non. Il travaille souvent la nuit. Et puis, il n’habite pas ici. On se voit, c’est tout.”

Ce soir-là, fin d’une chaude journée, Roxane avait mis une robe blanche. Charles ne l’avait jamais vue qu’en pantalon. La finesse et l’élégance de ses jambes, ou de ce qu’il pouvait en voir, lui coupa le souffle et, en même temps, lui coupa presque l’appétit. Je suis maso, pensait-il. Je me torture moi-même en venant ici.

Il devait cependant admettre que, malgré la torture, la soirée était empreinte d’une grande douceur. Il se sentait un peu comme Pierre le jour de la transfiguration : “Nous sommes si bien, ici ! Dressons la tente.”

Froid : Marché de Ploerdon. Charles achetait du fenouil. Roxane cherchait du basilic. Ils se heurtèrent presque

avant de se reconnaître. “Charles !
Quelle bonne surprise !”

“Tu as le temps de prendre un café avec moi ?” tenta Charles.

“Pas vraiment. Amaury n’aime pas qu’on le fasse attendre.”

“Mais quel âge a-t-il ?” Ne put s’empêcher de dire Charles, attristé par l’attitude de son *rival*. Il l’imaginait se comportant en adolescent attardé, râleur et gâté, ou bien comme l’un de ces tyrans familiaux en puissance qui veulent tout contrôler.

“Il a vingt-six ans. Eh oui”, continua Roxane en observant l’air effaré de Charles, “je suis une cougar.” Et elle éclata de rire.

Chaud : Le dimanche suivant. Coup de téléphone. Voix de Roxane, un peu

hésitante : “Je peux aller passer la journée chez toi ?”

Charles ne réfléchit même pas que, normalement, une femme qui n’était pas sa petite amie – ou plutôt sa grande amie, car il avait horreur du terme *petite* – ne lui aurait jamais demandé une telle chose sans avoir l’intention d’entamer avec lui des relations intimes, mais Roxane était Roxane. Charles acceptait tout d’elle et supposait qu’il n’était pas le seul à avoir succombé au côté légèrement farfelu de son charme. “Bien sûr. Je préparerai quelque chose et nous déjeunerons ensemble.”

Roxane arriva à pied dans les vingt minutes. “Ça m’a fait du bien de marcher.” Elle s’assit à la table de la salle à manger, et sur un visage grave mais calme, Charles vit une grosse larme se former au coin de l’œil et

couler sur la joue. Il sentit confusément que le moment était mal venu de poser une question banale. Sachant fort bien que si Roxane était passé le voir, ce n'était pas pour pleurer en silence, il se mit à faire du thé. Roxane parlerait d'elle-même lorsqu'elle se sentirait prête.

“Je me suis disputée avec mon petit ami.”

“À propos de quoi ? Sucre ?”

“Non, lait, simplement. À propos du macramé. Il dit que c'est de la connerie.”

Quel diplomate ! Pensa Charles. Mais il se garda bien de dire quoi que ce soit. Il fallait la laisser vider son sac. Il n'eut pas à attendre.

“Je lui ai fait remarquer que s'il n'arrêtait pas de me dévaloriser, je le

quitterais. Il ne sait pas ce qu'il perdrait, ça c'est sûr. S'il s'imagine que toutes les femmes lui donneraient autant de plaisir, il se fait des illusions.”

“Ça te ferait beaucoup de peine de le perdre ?”

“Ben oui, j'ai des sentiments pour lui, quand même.” Il y eut un silence puis elle reprit : “J'ai pas de chance avec les hommes. Tous ceux que j'ai connus avant lui n'arrêtaient pas non plus de me critiquer. L'un d'eux m'a même battue.”

Journal intime :

Mes propres sentiments grimpaient en flèche. Roxane était en pantalon mais elle avait mis un corsage noué par devant, laissant à nu quelques centimètres de son ventre. J'avais douloureusement envie de poser mes

lèvres sur cette allée de paradis qui semblait si chaude et si douce !... envie de sentir la vie battre et respirer sous la blancheur de la peau.

Honnêteté, honnêteté, me disais-je : Il faut être honnête avec soi-même. Je suis à la fois éperdument amoureux de cette femme et complètement ridicule.

Je n'écoutais plus ce qu'elle disait. Seul me parvenait, comme au travers d'un nuage cotonneux, le son d'une voix qui aurait pu s'exprimer dans une langue inconnue. Oui, il me fallait l'admettre, j'étais amoureux. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ». C'est le genre de folie qui vous embarque vers de désastreuses décisions.

Il y avait donc eu des hommes pour la critiquer, et même un pour la battre ! Je ne pourrai jamais comprendre comment un homme qui aurait connu l'immense plaisir... j'ajouterais l'immense honneur

et privilège de faire l'amour avec Roxane, était capable de ne pas consacrer le reste de sa vie à l'adorer.

Ses anciens amants étaient stupides et aveugles ; mais elle aussi était aveugle. Les femmes qui disent "J'ai pas de chance avec les hommes" sont victimes d'une attirance masochiste et autodestructrice pour des êtres égoïstes et violents, qu'il s'agisse de violence verbale ou physique. Recherchent-elles inconsciemment la confrontation et le mépris de la part des autres alors qu'elles ont sous la main des admirateurs qui consacraient tous leurs instants à les rendre heureuses ?

Roxane se calma. Elle et Charles allèrent ensemble au marché choisir les ingrédients du déjeuner. Ils se partagèrent les tâches dans la cuisine ; puis, pour accompagner un rôti de bœuf aux cèpes, assassinèrent une

vieille bouteille de Château Haut-Brion. Roxane appela un taxi pour rentrer chez elle.

Froid :

À la salle polyvalente, les toilettes des hommes étaient en réparation. Un écriteau, mal griffonné, invitait ces messieurs à se servir, pour une fois, des toilettes pour femmes. Un autre écriteau, tout aussi maladroit, avertissait les femmes que des êtres préhistoriques et velus risquaient d’envahir leur domaine.

L’endroit n’ayant pas d’urinoir, Charles se trouvait dans un habitacle dont, par habitude, il avait poussé le verrou. Il entendit l’arrivée de deux femmes, et en reconnut immédiatement les voix : Hélène et Roxane.

“Mes parents étaient tellement stricts,” disait Hélène “t’as pas idée. J’avais

dix-huit ans avant qu'on me donne la permission de sortir le soir. Tu penses si j'ai quitté la maison dès que j'ai pu."

"Ça devait être frustrant."

"Ouais. Mais enfin je me touchais toutes les nuits ou presque, tu penses bien. Maintenant que je n'ai plus personne dans ma vie, ça m'arrive encore assez souvent. Et toi ?"

"Moi aussi. Amaury n'est pas fiable. Des fois, il dit qu'il va venir me voir, et il ne vient pas. Ce qui m'énerve le plus, c'est qu'il n'a même pas la délicatesse de me téléphoner. Il ne vient pas, c'est tout. Quand on se revoit, il dit que sa mère l'avait appelé pour changer une bouteille de gaz, ou qu'il pleuvait tellement fort qu'il avait la flemme de sortir. Moi, je lui dis : t'as un portable, quand même ! T'aurais pu t'en servir. Il fait : bof ! Alors, ces soirs-là, oui, je me touche, comme tu dis. Je pleure aussi."

“C’est normal. Tu t’es déjà masturbée devant quelqu’un ?”

“Ben oui : devant Amaury. Il adore ça.”

Et Charles, imaginant Roxane nue, assise dans un fauteuil, les jambes sur les accoudoirs, et se caressant en soupirant de plaisir, sentit comme un poignard lui entrer dans le ventre. Il faillit en hurler de douleur et se retint juste à temps. Le poignard fut retourné dans la plaie quand Roxane ajouta cette phrase qui lui avait déjà fait si mal, et qu’il entendait pour la deuxième fois : “J’ai des sentiments pour lui, quand même.”

Charles savait bien qu’un jour le bel Amaury laisserait tomber Roxane, non pas comme un verre que l’on remet sur le comptoir, mais comme une vieille chaussette dont il se gausserait et qu’il mépriserait, s’il ne le faisait déjà.

Au travail et même en dehors, Roxane disait toujours *je*, jamais *on* ou *nous*. En arrivant au bureau, elle ne racontait pas : “Amaury et moi, on s’est trouvé un bon petit resto à quelques kilomètres d’ici. Je vous donnerai l’adresse.” Ou encore : “On est allé ensemble à un concert de jazz : une soirée formidable.” Elle s’était même payé le luxe d’aller passer des vacances toute seule, en Bourgogne, région où elle avait travaillé pendant quelques années. Quoi de plus doux pourtant que de voyager avec la personne qu’on aime ?

“Tu as passé de bonnes vacances ?” lui avait demandé Charles.

“Oui, j’ai rencontré des gens.”

Le cerveau de Charles fonctionnait comme un détecteur de mensonges. Au téléphone, par exemple, il lui suffisait parfois d’entendre *allo* ! pour savoir que

la personne qui l'appelait avait des soucis. Dans ce "J'ai rencontré des gens" Charles avait senti que Roxane regrettait d'avoir fait tout ce chemin pour rien. Les gens en question vivaient leur vie. Roxane, blessée, avait été consciente de cette indifférence polie de la part de ceux qu'elle y avait connus : recette infallible de l'amertume et de la déception.

Charles n'aimait pas le foot. Cependant, il était certain que s'il avait été amoureux d'une femme aimant ce sport, il aurait regardé des matchs avec elle à la télé, il serait allé en voir dans les stades. Non : Amaury et Roxane ne se voyaient que pour coucher ensemble. Très agréable, certainement, et créant une habitude qui peut se transformer en amour. Cela arrive. Mais Charles savait par instinct que cette liaison ne durerait point. Lorsque Amaury aurait cinquante ans, Roxane en aurait

soixante-sept. On imaginait mal cet homme égoïste et inculte acceptant près de lui la présence d'une compagne affectée par les attaques de la vieillesse.

Dois-je attendre qu'Amaury se décourage ? Puis-je espérer cette échéance ? Dois-je parier ainsi avec ma vie ; avec la seule vie qui me serait jamais donnée ? Dois-je espérer que Roxane puisse un jour tomber amoureuse d'un homme comme moi ? Elle me considère déjà comme un vieillard. Une quadragénaire ne tombe pas amoureuse d'un sexagénaire. Pour elle, c'est un protocole inflexible. Elle m'aime bien, c'est certain. Mais entre aimer bien et aimer tout court, il y a un gouffre... un gouffre, dans ce cas précis, d'une vingtaine d'années. Il me faut absolument arrêter de considérer Roxane comme une amoureuse potentielle. Facile à dire...

*

Ce dernier *froid* fit basculer quelque chose au tréfonds de Charles. C'était comme un interrupteur. On l'abaisse. Il claque. Le moteur s'arrête, ou la lumière s'éteint. Se fait alors un grand silence ou un grand noir.

Après l'épisode des toilettes, il était sorti sous le crachin et, les chaussures trempées par l'herbe, avait longé une petite rivière où, entre les saules à demi effondrés, se réfugiaient des barques dont seul le museau, attaché à une corde, sortait encore de l'eau. Se mouillant les fesses sans presque le remarquer, il s'assit sur un banc de pierre et se prit la tête entre les mains.

Roxane n'est qu'une femme parmi des milliers d'autres, se forçait-il à penser selon une sorte de méthode Coué. Elle est belle, certes, mais les jolies femmes, de nos jours, on en voit treize à la

douzaine. Pourquoi se focaliser sur une seule ? Ce n'est pas un ange, c'est une femme, un mammifère. Elle sue, éternue, vomit, pisse, pète et chie – parfois même de la diarrhée – sans parler des règles.

Le petit démon intérieur ne manqua pas l'occasion de lui répondre : Ton argument n'aurait de valeur que si Roxane était la seule personne au monde à suer et à chier. Mais tu sais fort bien que si tu l'aimes c'est à cause de sa beauté, certes, mais encore plus à cause de sa gentillesse, de son sourire, de son sens de l'humour. Les enfants aussi sont des mammifères... et particulièrement dégueulasses, par moments. Cela n'empêche pas les parents de les aimer. D'ailleurs, comme le répète si bien Hélène : “Sait-on jamais pourquoi on aime ?”

En essayant d'analyser la nature de ses sentiments et leurs contradictions, Charles se souvint de ces paroles du Christ : "Si vous ne restez pas comme l'un de ces enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux." C'était le secret de Roxane : une belle adulte avec une âme d'enfant. Sans cela, son corps, pour attirant qu'il fût, se serait fondu dans la masse. Les qualités juvéniles de Roxane avaient déclenché la fascination que Charles éprouvait pour elle, tant il est vrai qu'une femme qui, sans tomber dans la niaiserie, conserve les traits les plus attachants de l'enfance, devient irrésistible.

Une âme d'enfant... Charles avait pourtant le pressentiment que la beauté de cette âme commencerait bientôt à se fendiller comme la porcelaine d'une statuette prête à se désintégrer. Il n'aurait pas su dire pourquoi.

Le soir même, assis devant son ordinateur, Charles s'inscrit sur un site de rencontres qui promettait monts et merveilles. Au bout de quelques jours, des femmes lui écrivirent de Dax, Orange, Nanterre, Avignon, Tarascon, Issoire, Étapes ou Nancy ; toutes habitant à des heures et des heures de route de Ploerdon. Autre sujet de déprime : des kyrielles de fautes d'orthographe. Deux correspondantes, se disant institutrices, ne savaient même pas accorder leurs participes passés.

Charles mit quelques semaines avant de comprendre les techniques d'arnaque de ce site. Bien des femmes qui avaient déjà trouvé quelqu'un étaient toujours sur les listes. L'inscription de base était de 80€ pour six mois, mais si on voulait augmenter ses chances, on pouvait payer 20€ de plus et faire partie du 'Club Privilège'

puis, pour 20€ supplémentaires, du 'Club V.I.P.'. Charles, qui aurait volontiers payé 120€ dès le départ afin d'obtenir des contacts francs et réels, répugnait à entrer dans ce jeu de dupes. Dégoûté, il passa à un site plus honnête et plus direct. Certains n'auraient pas manqué de dire que l'on s'y adressait à des libertins, alors que c'était simplement une méthode d'approches sans mignardise et sans tartuferie. Les femmes et les hommes se décrivaient physiquement, mais mentionnaient aussi en toute simplicité leur statut social : célibataires, en couples, mariés, etc. S'y ajoutaient les préférences sexuelles. Était-on à la recherche d'une aventure passagère ou d'une liaison à long terme ? Bref : un vent de fraîcheur dans un monde d'hypocrites.

Charles écrivit à une femme qui semblait correspondre à ses attentes.

Cerise sur le gâteau, elle habitait Saint-Ictère, à quelques kilomètres seulement de Ploerdon. Il lui donna rendez-vous au pied du château, et bien sûr, il arriva le premier. Il vit se garer une Volkswagen Golf Noire qu'il connaissait bien : c'était celle de la Grande Hélène. Effectivement, Hélène en sortit, mais au lieu de se diriger de ce pas vigoureux qui lui était familier vers une destination bien précise, elle resta appuyée contre sa voiture. Elle regardait autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose. Elle s'était mise en frais car elle sortait visiblement de chez le coiffeur. Pour l'occasion, elle avait enfilé un tricot grenat au col roulé sur un pantalon de même couleur. Charles, qui commençait à comprendre, sortit lentement de sa Lexus. Avec des sourires ironiques, Hélène et lui se dirigèrent encore plus lentement l'un vers l'autre.

“Chère madame, je me présente”
minauda Charles en gratifiant Hélène
d’un baisemain.

“Vieux cachottier !”

“Pas si vieux que ça.”

“Tu essaies de trouver quelqu’un alors
que tu es amoureux de Roxane ?”

“Je ne fais que suivre tes conseils.”

“Touché !”

“Allons quand même prendre une tasse
de thé quelque part, comme si c’était
notre premier rendez-vous.”

*Hélène et moi nous connaissions
tellement bien que ce premier
rendez-vous n’eut rien d’artificiel ou de
forcé.*

*Deux petites vieilles quittèrent le salon
de thé en trottinant. L’une d’elles se*

retourna vers nous puis souffla à son amie : “Grands comme ils sont tous les deux, ils forment un beau couple, quand même.”

En se quittant, Hélène et Charles s’embrassèrent sur la joue, ce qu’ils n’avaient encore jamais fait. Soudain Hélène lui donna un baiser d’oiseau sur les lèvres. Remarquant l’étonnement de Charles, elle murmura : “Il faut bien commencer quelque part.”

“Est-ce à dire que tu aimerais qu’on se revoie et que l’on continue comme... comme si... enfin, tu vois ce que je veux dire ?”

“Ne te fatigue pas. Oui, j’aimerais qu’on se revoie comme si.”

*

Les semaines qui suivirent furent une révélation pour le Grand Charles.

Hélène faisait l'amour avec une chaleur, une passion, mais aussi une intensité de tendresse que Charles n'avait pas connues depuis Toronto. De plus, il avait été fort agréablement surpris de la beauté physique d'Hélène. Il n'avait jamais soupçonné l'élégance de ce corps longiligne à la peau si blanche ; une de ces blancheurs qui ne pourra jamais bronzer. À trop souvent côtoyer une collègue, ou bien on ne la voit plus (Hélène), ou on en tombe amoureux (Roxane).

Mais Charles voyait Hélène maintenant. Il la voyait et la connaissait bibliquement, et cela aidait beaucoup à oublier Roxane. Il n'était pas guéri, loin de là. Lorsqu'il devait travailler avec Roxane, il ressentait encore des pincements au cœur. Travailler n'était d'ailleurs pas ce qu'il y avait de pire. La vraie torture recommençait quand Roxane le prenait par la main pour qu'il

viennaise admirer chez elle le dernier macramé pendu dans le garage. Ayant remarqué à quel point Charles avait apprécié sa pizza, elle insistait ensuite pour lui en faire une. Son bavardage, sa gaieté, son humour plein d'affection rongeaient Charles de l'intérieur. Il rentrait chez lui comme s'il avait dû charrier un sac de ciment sur les épaules.

Souvent il rêvait tout éveillé, imaginant ce que serait la vie avec Roxane. Il savait qu'il se faisait des illusions ; mais cette vie, il la voyait malgré tout caractérisée par la fraîcheur, la légèreté, la bonne humeur ; autrement dit, le bonheur. C'est l'étymologie du mot : bonne humeur = bonheur. Quand on est amoureux, et que cet amour est réciproque, on est sur un nuage. Quand il n'est pas réciproque, on est sous un lourd nuage noir. Il l'était. Il s'en rendait compte.

Pour les quarante-quatre ans de Roxane, Charles lui envoya une carte de joyeux anniversaire. Roxane, alors en congé annuel, était allée (seule, comme d'habitude) passer une semaine chez sa grand-mère. Eh oui ! À quarante-quatre ans, il arrive qu'on ait encore des grand-mères. Il reçut un message vocal sur son portable : "Amaury dit que tu m'as envoyé une carte d'anniversaire. C'est super gentil. Merci. À bientôt !"

Amaury ! Elle le laissait donc ouvrir son courrier alors qu'ils ne cohabitaient même pas ? Le faisait-il parce qu'elle le lui avait demandé ou par jalousie ? Ou les deux ? Charles savait qu'il ne résoudrait jamais ce mystère.

C'est ce soir-là qu'il demanda Hélène en mariage. C'était une belle et douce journée d'été. Hélène, qui possédait un terrain derrière sa maison, avait réuni

quelques amis afin de dîner dehors, sous un tilleul. De temps en temps, une minuscule hélice végétale virevoltait, desséchée, depuis l'arbre et tombait sur la nappe en y laissant comme un souvenir de son parfum. De gros phalènes passaient dans la pénombre avec des vrombissements veloutés. Les amis partis, Charles prit la main d'Hélène et, maladroitement, lui demanda de l'épouser.

La réaction d'Hélène prit Charles au dépourvu : elle éclata en sanglots. "Je rêve de ce moment depuis le jour où je t'ai rencontré." parvint-elle à articuler entre deux hoquets et deux reniflements.

"Tu étais amoureuse de moi ?"

"Ce que j'adore chez toi, c'est à quel point tu peux être stupide."

"Aveugle, tu veux dire."

Elle se sécha les yeux, fit mine de réfléchir et reprit : “Non : stupide.” Et ils éclatèrent de rire tous les deux.

“Mais” reprit Charles “et ce site de rencontres ? Tu cherchais bien quelqu’un tout de même ?”

“Oui, temporairement, jusqu’à ce que tu te décides. Quand j’ai vu ta voiture au pied du château, j’ai compris pourquoi les Grecs disaient que les dieux jouent avec les humains comme avec des pions.”

Rentré chez lui, Charles ne pouvait penser qu’à une chose : j’ai fait souffrir cette femme comme j’ai souffert moi-même. Il était grand temps d’arrêter cette tragi-comédie.

Le lendemain, à la mairie, Hélène et Charles annoncèrent leurs intentions dans un concert d’applaudissements et

de cris sortis tout droit des traditions campagnardes.

Le maire s'approcha de Charles : "Nous allons perdre Roxane. C'est dommage. Elle était très appréciée par ici."

"Comment cela ?"

Il continua : "Elle a largué son petit ami, paraît-il. Elle m'a dit qu'elle en avait marre de se faire insulter par des minables. Elle souhaite un nouveau départ dans la vie."

Ainsi s'était réalisée la prophétie intérieure de Charles. Une boule de plomb s'installa dans ses tripes.

Un peu plus tard, Roxane s'approcha de Charles qui, assis sur un repose-pied de bibliothèque, s'apprêtait sans enthousiasme à ouvrir une bouteille de champagne. Il leva les yeux vers elle. Respirant difficilement,

Roxane et Charles se regardèrent comme des coupables.

“Je vais partir.” murmura-t-elle. “On demande des caissières au supermarché de Soullignac.”

Il y eut un silence et Roxane continua : “Il vaut mieux qu’on ne travaille plus ensemble. Je sais que tu as des sentiments pour moi.”

Charles ne pouvait pas le nier. Il baissa les yeux. Sa tête se trouvait au niveau de l’entrejambe de Roxane. Il en détectait la chaleur, et se perdait dans la contemplation de tout ce que, moins de trente centimètres devant son visage, il imaginait sous le pantalon en denim usagé : la douceur d’un slip blanc en pur coton drapant comme au creux d’une main amoureuse un sexe parfaitement épilé dont les petites lèvres, qu’il supposait élégantes et fines, diffuseraient la discrète et

bouleversante odeur d'une jeune femme propre et saine ; un paradis si proche et pourtant si lointain !

Très au-dessus de lui, flottant comme un nuage, la voix de Roxane se mit à réciter d'insultantes banalités ; l'amitié, paraît-il, étant un sentiment aussi beau que l'amour. Perdu dans son rêve, Charles n'écoutait plus.

“Ça ne t'intéresse pas, ce que je dis ?” demanda Roxane sèchement.

“Si, si : excuse-moi. Je... je ne me sens pas très bien, c'est tout.”

Ce fut l'un des moments les plus horribles de ma vie. À l'idée de ne plus jamais revoir Roxane, mon âme se déchirait, saignait. L'intérieur de mon corps se tordait comme un parachute en vrille.

Je suis certain que si Roxane avait été mariée, ou avait eu un ami un peu plus âgé qu'elle, un homme s'intéressant à elle, à ce qu'elle aimait, à ce qu'elle faisait, un compagnon qui l'aurait accompagnée aux expositions de macramé, et qui surtout, aurait pris des vacances avec elle, un amoureux dont elle eût parlé avec chaleur et enthousiasme... ; ou encore, si elle avait au moins raconté ce qu'ils faisaient pendant les fins de semaine, les endroits où ils étaient allés, les incidents amusants de leur vie, je suis certain qu'elle n'aurait jamais déclenché en moi une telle passion.

Je me reprochais amèrement d'être tombé amoureux d'une femme qui ne se voulait pas sexuellement disponible envers moi, mais qui, recherchant souvent ma présence, se comportait exactement comme si elle souhaitait l'être.

“Je sais que tu as des sentiments pour moi.” Avait-elle prononcé. Me venait à l’esprit ce vers d’Edmond Rostand : *“Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas...”* mais je n’eus pas le courage de le lui réciter.

Roxane éprouverait-elle des regrets en pensant à moi ? On peut rarement briser un cœur sans également briser le sien.

Malgré ma douleur, je me sentais lâchement soulagé à l’idée de ne plus deviner à mes côtés un être qui aurait pu devenir ma raison de vivre. La gorge serrée, je parvins à prononcer : “Au revoir, Roxane. Bonne chance”.

Élégie :

*J’adore, lui disais-je, un rauque chant
du coq*

*alors que le bleu noir du ciel qui
s'évapore*

*abrite la survie d'étoiles clairsemées,
alors que la rosée enchante l'odorat.*

*Le silence assourdit cette voix de
l'aurore.*

*et donne au paysage une âme
universelle.*

*Je me sens à la fois immense,
insignifiant,*

*cœur douloureux, gonflé d'infini, de
mystère.*

*Et moi j'entends, me disait-elle, un
aboïement*

dans la calme campagne, en une chaude nuit.

*Le chien, clamant sa solitude et son malheur,
au lieu de le briser souligne le silence,
et sa voix se mélange à l'espace et au temps.*

*Je me sens, disait-elle, immense,
insignifiante,
âme blessée gonflée d'infini, de mystère.*

Elle est partie.

*Mais à présent la nuit, de ce chien
esseulé,*

*chaque aboiement m'atteint tel un fin
coup d'épée.*

*